

Le nouveau Labo de La Maison du Conte : naissance en janvier 2020, épiphanie en janvier 2021 !

Créé il y a plus de dix ans par Abbi Patrix, le premier Labo de la Maison du Conte a formé à ce jour une cinquantaine de conteurs. Une nouvelle impulsion lui est donnée depuis janvier 2016, sous la direction pédagogique de Valérie Briffod, codirectrice de la Maison du Conte, et auprès d'un conseil pédagogique (Gigi Bigot, Nicolas Bonneau, Rachid Bouali, Florence Desnouveau, Olivier Letellier, Pépito Matéo, Christian Tardif). Pour dessiner les contours de cette nouvelle édition 2020-21, un conseil resserré autour de Rachid Bouali, Annabelle Sergent et Marien Tillet met à profit cette dernière année de jachère.

Entretien / Valérie Briffod

Former des conteurs aujourd'hui

Valérie Briffod codirige la Maison du Conte avec Isabelle Aucagne. Après un parcours reconnu de conteuse, elle conduit désormais ce « cocon du conte » avec le désir d'aider à la visibilité du genre et à la formation de ses représentants.

Qu'est-ce qu'un conte ?

Valérie Briffod : Le conte recouvre beaucoup de choses, y compris certains clichés ! On le croit réservé aux enfants ; on l'imagine sous un baobab ou au coin du feu : il peut être cela, mais pas seulement ! Le conteur moderne est habité par la nécessité vitale de redonner sa place et sa valeur à la parole : ancrée et engageant celui qui la porte. De plus, sa parole est adressée : elle fait lien. Le conteur est un

fournisseur de récits alternatifs qui fait un pas de côté par rapport à la dictature du réel. Sa parole relève du symbolique, essentiel dans la construction et l'émancipation des individus. Il a accès à l'imaginaire. Ce pouvoir qu'il acquiert ainsi explique les dérives du *story telling* voire celles du gourou déguisé sous les oripeaux du folklore. Voilà pourquoi il faut que le conteur se pose comme artiste, en



© Geoffrey de Biomenou

« Le conteur est un fournisseur de récits alternatifs. »

élucidant sa posture et les conditions de son propos, restant vigilant aux échos de ce qu'il raconte.

Le garde-fou idéal, c'est donc la formation !
V. B. : Et pourtant, il n'y a pas d'école du conte en France ! Ce qui nous a donné la liberté d'inventer un parcours de formation-recherche au long cours (unique en France) où l'on se forme dans une dynamique artistique. L'accompagnement à la création et la formation des artistes relèvent des missions de notre maison, créée en 1999. Le prochain Labo fera porter la formation par des artistes en action à la parole forte, qui ont chacun une entrée singulière dans le conte. Deux axes guideront cette formation : l'importance de la langue et celle du répertoire (qu'éclaireront les apports scientifiques de l'anthropologue Jean-Loïc Le Quellec et de la conteuse Praline Gay-Para). Début janvier 2020, sera lancé l'appel à candidature pour une quinzaine de stagiaires qui termineront leur parcours dans une grande nuit du conte en janvier 2021.

Propos recueillis par Catherine Robert

Entretien / Marien Tillet

Trouver le flow du conteur

Marien Tillet, directeur artistique de la compagnie Le Cri de l'Armoire, a commencé à participer aux Labos de la Maison du Conte en 2003. Il définit le conte comme un art de l'immédiat et le conteur comme un auteur au plateau.

Qu'est-ce que le « flow du conteur » dont vous parlez souvent ?

Marien Tillet : Le flow, c'est aller à l'essentiel, c'est-à-dire à l'action, en évitant la psychologie, car l'histoire se crée avec des actions, à travers l'idée qui me traverse mais au-delà des mots que j'ai choisis. Une langue originale surgit par le conteur : elle dépasse celle qu'aurait produit l'intelligence. Dans le cadre des Labos,

on cherche à trouver sa langue en fonction de ce qu'on est : il s'agit de trouver l'auteur chez le conteur. Trouver le flow, c'est sortir du rythme naturel de la langue. Former les conteurs, c'est les préparer au plateau, ce qui ne s'improvise pas.

Pourquoi le conteur comme « auteur au plateau » ?



© D.R.

« Il s'agit de trouver l'auteur chez le conteur. »

M. T. : Écrire au plateau permet de trouver organiquement une bonne histoire, qu'elle soit adaptée ou originale. Le plateau permet

d'éviter les longueurs, permet les coupes et le montage. Le plateau appelle à se balader dans une histoire que l'on découvre ou que l'on ne connaît pas si bien. La langue du texte naît au plateau avec mon corps et ma voix. Je ne sais pas apprendre un texte d'abord écrit : au moment de le dire, je sens que je ne suis pas crédible. Je suis très attaché à la fiction, au fait d'embarquer les spectateurs dans quelque chose qui ne relève pas de l'actualité trop brûlante. Une fiction, une bonne histoire, un bon conte, portent en eux tout ce qu'il faut. Plus une histoire est assumée en tant que telle (une succession d'événements qui nous captivent) plus le point de vue caché derrière a vocation à toucher les spectateurs. On est prêt à croire en un personnage, pas forcément à un orateur qui nous dit ce qu'on doit penser.

Propos recueillis par Catherine Robert

Entretien / Rachid Bouali

Être dans une concentration ouverte

Fondateur de la compagnie La Langue Pendue, avec laquelle il crée depuis 2002 des spectacles mêlant le conte, la mythologie et le récit de vie, Rachid Bouali met l'espace et la diversité du conte au cœur de son enseignement.

Parmi les missions du Labo, figure la défense des « 1001 lieux du conte ». Que cela signifie-t-il ?

Rachid Bouali : Formé à l'école Jacques-Lecoq, j'ai toujours été sensible au langage préverbal. Or chez le conteur, plus encore que chez l'auteur, ce langage est intimement lié à l'espace. En tant que « provocateur », – je préfère ce

terme à celui de « professeur » – je tâche donc d'apprendre aux laborantins à créer un espace où leur histoire puisse se déployer. En mettant leurs histoires à l'épreuve de différents lieux, les laborantins peuvent sentir à quel point il est important pour le conteur de trouver un point d'équilibre entre espace et récit.



© Fabien Debrabant

« Le conteur doit être dans le lâcher-prise. »

Vous défendez, dans votre enseignement

comme dans vos spectacles, la notion de « disponibilité ».

R. B. : Le conteur doit en effet toujours avoir un pied dans son histoire, et un autre auprès des personnes à qui il la raconte. Si quelque chose renfile au premier rang, on doit le sentir, sans forcément en jouer. Il faut être dans une concentration ouverte, qui n'est pas donnée à tout le monde, mais qui s'apprend. Si le conteur doit maîtriser la structure de son histoire, il doit aussi être ouvert aux mots qui s'imposent selon les contextes. Souvent, ce mot nous révèle un non-dit, une couche insoupçonnée de notre propre récit. Le conteur doit être dans le lâcher-prise.

Propos recueillis par Anaïs Holuin

Entretien / Annabelle Sergent

Créer de l'imaginaire

Elle a fondé, en 2001, la Compagnie LOBA. Annabelle Sergent cherche à investir les arts de la parole en les bousculant, en interrogeant la narration au théâtre.

Quelles relations établissez-vous entre le théâtre et le conte ?

Annabelle Sergent : Je travaille sur la narration au théâtre, c'est-à-dire sur les endroits de parole qui prennent en compte à la fois le récit et le réel. J'aime cet état de parole qui crée de l'imaginaire, qui peut s'arrêter à tout moment pour revenir au « temps zéro » de la représentation. L'art du conteur est un art dépouillé, qui revient à se demander

comment créer des images, des sensations chez celui qui écoute. Raconter une histoire ne suffit pas. Il faut créer sa langue, trouver sa poésie, inventer une signature artistique. C'est dans l'écriture que se pose l'acte de l'artiste-conteur. Le conte véhicule des archétypes qui creusent l'imaginaire et viennent nourrir la langue, la prise de parole. Écrire de la langue, c'est écrire du temps.



© Delphine Perrin

« Écrire de la langue, c'est écrire du temps. »

Comment nourrissez-vous votre inspiration ?
A. S. : J'ai navigué dans les contes, les mythes, ai retrouvé des figures semblables dans la

poésie et le théâtre. Je me suis notamment appuyée sur des contes pour composer, avec le slameur Vincent Loiseau, *La Trilogie Héroïque*. Nous avons mêlé nos Imaginaires pour décoller les récits de leur endroit statique, leur redonner vie, à travers le prisme de l'enfance. Je pense l'espace de la scène comme un volume en trois dimensions dans lequel projeter mon imaginaire. Je travaille ainsi avec le vide de la scène, travaillant sur l'abstraction plutôt que l'illustration.

Propos recueillis par Manuel Piotat Soleymat

La Maison du Conte, 8 rue Albert-Thuret, 94350 Chevilly-Larue. Tél. 01 49 08 50 85. Appel à candidature pour le prochain Labo de la Maison du Conte sur www.lamaisonduconte.com